

LA SOCIÉTÉ ROYALE DES BIBLIOPHILES
ET ICONOPHILES DE BELGIQUE
EST PLACÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE
DE S.M. LA REINE FABIOLA

Le livre & l'estampe

REVUE SEMESTRIELLE
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES BIBLIOPHILES
ET ICONOPHILES DE BELGIQUE

LVIII 2012, n° 178

Journal du voyage de la Société royale des
bibliophiles & iconophiles de Belgique à Rome.
7-12 mai 2012

Charles Prion Pansius

L'ESPRIT DU VOYAGE

Les adeptes du *Grand Tour*, au rang desquels on compte tant de voyageurs célèbres et d'humanistes érudits, le savaient déjà : Rome, la ville incomparable, est plus belle encore au printemps !

La Société royale des bibliophiles et iconophiles de Belgique a donc bien choisi la saison pour y organiser son voyage annuel. Nombre de nos membres, formant un groupe de bonne compagnie et de bon goût, y ont participé : quelques-uns se souviennent encore d'un précédent voyage organisé par la Société en 1984¹. Les autres sont inspirés par les souvenirs de ces voyageurs lettrés qui, parcourant l'Italie des salons et des cabinets de curiosités, inscrivent la visite des bibliothèques au nombre des étapes incontournables de leur itinéraire initiatique, au même titre que celle des collections de tableaux et d'œuvres d'art.

Faut-il d'ailleurs rappeler les innombrables richesses bibliophiliques de la Ville Eternelle pour y expliquer la présence d'un groupe de bibliophiles en ce début de printemps ?

Les bibliothèques italiennes, celles de Rome en particulier, ecclésiastiques ou princières, figurent parmi les plus belles bibliothèques d'Europe, recensées dans son célèbre *Traité* par

¹ Voir, pour un bref compte rendu, A. Fontainas, *Voyage à Rome*, Le livre et l'estampe, t. XXXI, 1985, n° 122, p. 58-59.

Jean Le Gallois². Ainsi, après Montaigne, qui visite Rome dès le XVI^e siècle, François-Maximilien Misson (1688), Charles de Brosses (1739), Madame du Boccage (1757), l'astronome Lefrançois de La Lande (1765), l'abbé Jérôme Richard (1766), Jean-Dominique Cassini (1778), pour ne nommer, parmi tant d'autres, que quelques voyageurs français de l'âge classique, nous ont laissé de passionnantes relations de leur itinéraire « bibliophilique » : ils y recensent les bibliothèques dignes d'une visite dont ils décrivent le fonctionnement, évoquent l'atmosphère et les lieux, citent les noms des bibliothécaires, décrivent les ouvrages et manuscrits les plus remarquables, fournissent des conseils pratiques, renseignent les catalogues imprimés et précisent jusqu'aux horaires d'ouverture !

Il est vrai que le séjour romain de ces lointains prédécesseurs, voyageurs privilégiés, s'étendait généralement sur plusieurs semaines, voire davantage : pour notre part, passagers d'un monde trop pressé, nous ne disposons que de quelques jours, de sorte que notre programme s'en trouve beaucoup plus limité : il nous a néanmoins offert l'occasion de visiter, outre quelques monuments incontournables de la Rome antique ou de celle de la Renaissance, certaines des plus belles bibliothèques parmi celles que compte la Ville Éternelle, y compris la plus ancienne et la plus prestigieuse de toutes, la Bibliothèque apostolique vaticane. Pour les autres, elles sont décrites dans les récits consacrés aux collections remarquables et célébrées, notamment par ces lettrés érudits qui y ont eu accès : il faudra donc vous y référer !

Sans prétendre à l'exhaustivité, nous voudrions, à partir de quelques notes prises au fil des jours, donner un aperçu de nos

² *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe*, par le Sieur Le Gallois, Paris, Estienne Michallet, 1680.

découvertes culturelles et intellectuelles, et partager les heureuses surprises rencontrées au cours de ce bref séjour. Ce compte rendu bénéficie du concours de plusieurs des participants, que nous remercions vivement pour leur contribution³. Ces regards croisés offrent une relation d'un passionnant séjour romain. Ils nous donnent, en outre, l'occasion d'exprimer notre admiration pour la richesse des bibliothèques que nous avons visitées et de témoigner notre reconnaissance à l'égard des bibliothécaires qui nous ont reçus à Rome avec autant d'amabilité, de disponibilité et de compétence.

Mardi 8 mai

Marianne Delvaux-Diercxsens, Pierre Mouriau de Meulenacker
LA BIBLIOTHÈQUE CASANATENSE

A peine arrivés à Rome, dès le mardi matin, nous avons le plaisir de nous rendre à la célèbre et très riche Biblioteca Casanatense. Émerveillés dès l'entrée dans la salle par les deux globes terrestres et célestes d'Amanzio Moroncelli (1652-1719), nous sommes éblouis par la richesse, l'ordonnance, la beauté, le décor à l'or de cette bibliothèque somptueuse fondée par la générosité du cardinal Girolamo Casanate (Naples 1620 – Rome 1700) et qu'il a léguée par testament à l'ordre des dominicains, obligés dès ce moment de l'ouvrir au public.

Madame Margharita Palumbo, conservatrice de ces merveilles, nous reçoit avec beaucoup de gentillesse, de savoir, de science, de connaissance et peut-être de plaisir à nous initier à tant de merveilles. Sur une grande table, elle avait disposé des livres et des documents très rares et précieux – certains

³ Nous tenons également à remercier notre collègue, M. Fleming Reisle, qui a obligeamment et attentivement relu une première version de ce compte rendu.

de nos anciennes provinces – nous autorisant même à les feuilleter.

Outre les superbes manuscrits de l'*Histoire Universelle* écrite au XV^e siècle, elle nous a laissé admirer le commentaire manuscrit (XV^e-XVI^e siècle) de *De Bello Gallico* et *De Bello Civili*, dont le premier rappelle que de tous les peuples de la Gaule, les Belges sont « fortissimi ». Pétrarque était également présent avec *Il Canzoniere* en manuscrit du XV^e ou XVI^e siècle. Après l'histoire et la poésie, nous avons été régalez par le plus bel exemplaire de Ottavio Pisano, *Astrologia seu motus et loca siderum*, édité à Anvers, chez Roberti Bruneau en 1613, en format grand éléphant, présentant les planètes de Jupiter qu'il a décrites quasi en même temps que Galilée. L'astronomie fut à l'honneur avec l'*Organum Uranicum* (Bâle, 1636) de Sébastien Münster et *Rosa Ursina sive Sol* de Christoph Scheiner (Bracciano, 1626-1630). De Nicolas Copernic nous avons admiré *De Revolutionibus Orbium Coelestium*, libri VI (Bâle, 1566), mis à l'index, de même que Zúñiga et Foscarini comme nous avons pu le voir dans le *Decretum* de la Congrégation de l'Index de 1616. Madame Palumbo nous a également permis d'admirer quelques incunables de leur très riche collection.

Après avoir visité l'exposition permanente de cette superbe bibliothèque, nous avons gagné la jolie petite place ensoleillée tout près de la Casanatense où un sympathique restaurant nous accueille pour le déjeuner autour de Madame Palumbo. Notre séjour à Rome démarrait en fanfare, laissant les meilleurs augures pour le reste de notre séjour.

Jan De Graeve

LUX IN ARCANA

Après la visite de la bibliothèque Casanatense et le déjeuner très convivial, place Saint-Ignace, où la gauche a choisi les anti-pasti et le vin blanc, tandis que le côté droit se délectait en majorité du vino rosso et des plats régionaux, nous voici d'aplomb pour monter jusqu'aux musées du Capitole.

Une intéressante exposition, intitulée *Lux in Arcana*, y attire tous ceux que fascine l'histoire mystérieuse des célèbres archives du Vatican, créées voici quatre cents ans, et trop longtemps gardées secrètes.

L'exposition très didactique s'ouvre avec les actes du procès de Galileo Galilei. En termes pudiques et choisis, le Vatican présente sa vision actualisée réconciliant la Science et la Vérité. Présentés sur trois niveaux, les documents sont diversifiés thématiquement, géographiquement et chronologiquement : nous pourrons notamment découvrir des lettres de Michel-Ange sur la construction de la basilique Saint-Pierre, la bulle d'excommunication de Martin Luther, la demande d'annulation du mariage d'Henri VIII d'Angleterre, une impressionnante suite des Sceaux des Grands d'Angleterre, la dernière lettre écrite par Marie-Antoinette avant sa mort tragique, un document de l'empereur Hiro-Hito du Japon pendant la guerre, d'autres pièces concernant le procès des Templiers ou encore celui du moine Giordano Bruno brûlé au Campo dei Fiori à Rome pour hérésie. Chaque document, commenté en italien et anglais, est replacé dans son contexte historique et chronologique.

Au dernier étage sont présentés des documents datant de l'époque de la deuxième guerre mondiale, issus d'archives encore fermées aux chercheurs. On pourra y voir le rapport d'un nonce ayant visité des camps de concentration en Italie en 1941, une lettre de remerciements d'anciens détenus au Pape

ou encore le rapport d'un gendarme lors du bombardement du Vatican en novembre 1943. Cette démarche du Vatican est sans doute le résultat d'une politique d'ouverture qui contraste fort avec celle de la période d'inquisition (du XVI^e au XVII^e siècle) qui fut suivie d'une politique d'obscurantisme qui n'a pris fin qu'au milieu du XX^e siècle.

L'influence du Saint Siège, pouvoir religieux, sur la vie politique, ainsi que la création de l'Etat indépendant du Vatican sont également évoquées dans l'exposition avec documents à l'appui.

Chacun de nous poursuit la visite à son rythme et quelques-uns terminent par la visite des musées du Capitole où sont exposées de magnifiques sculptures grecques et romaines de l'Antiquité. Ainsi s'achève une belle journée, bien remplie.

Mercredi 9 mai

Charles Prion Pansius

LA BIBLIOTHÈQUE ANGELICA

A la droite de la basilique Saint Augustin, sur la place du même nom, se trouve l'entrée de la bibliothèque Angelica.

Fondée en 1604, elle tient son nom d'Angelo Rocca, un évêque augustin, responsable de l'imprimerie du Vatican à l'époque du pape Sixte V. Cet évêque fera don à l'ordre de sa riche collection de livres, consacrée principalement à l'exégèse de la pensée augustinienne et à l'histoire de la réforme et de la contre réforme ; il la dotera de revenus propres et prescrira qu'elle soit ouverte à tous, sans restriction. Le fonds de la bibliothèque va très vite s'enrichir par la suite grâce à de nouveaux dons. L'acquisition, en 1762, d'une importante partie des ouvrages ayant appartenu au cardinal Domenico Passionei lui apporte un nombre considérable de manuscrits, de livres liturgiques et

d'incunables. Ce cardinal, fin lettré, fut vice-bibliothécaire de la bibliothèque vaticane ; il avait par ailleurs réuni pour son propre compte une impressionnante collection privée. Il fonda une bibliothèque dans sa ville natale, à Fossombrone, dans les Marches, à laquelle il fit également don d'une autre partie de ses abondantes collections.

En 1873, conformément à la loi de liquidation des biens ecclésiastiques adoptée six ans plus tôt, la bibliothèque devient propriété du nouvel État italien. L'enrichissement du fonds se poursuit depuis lors : en 1919, s'y ajoutent une importante collection d'œuvres imprimées par Giambattista Bodoni et, à la fin du siècle, la curieuse collection de livrets d'opéra du XIX^e siècle qui appartenait à Nicolas Santangelo, ancien ministre de l'Intérieur du Royaume des Deux-Siciles et mélomane passionné.

Nous sommes accueillis, lors de notre arrivée dans la magnifique salle de lecture de la bibliothèque, par la conservatrice, Madame Daniela Scialanga et son adjointe, Madame Rafaella Alterio, aussi aimables que compétentes. Elles ont organisé à notre intention une visite commentée qui a particulièrement enthousiasmé les participants et nous a donné un excellent aperçu de l'impressionnante collection de documents et d'ouvrages anciens que compte l'Angelica : on y recense plus de 200.000 volumes, un ensemble exceptionnel d'ouvrages publiés entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, notamment des éditions rares des œuvres de Dante, de Pétrarque et de Boccace. La collection de manuscrits contient près de 24.000 documents, dont 2.700 en grec et en latin, ainsi que plus de 1.100 incunables.

Nous aurons le plaisir d'admirer quelques-uns de ces manuscrits et autres ouvrages rares dans le bureau même de la conservatrice, où trônent deux splendides globes décorés, provenant des ateliers de Willem Janszoon Blaeu : un globe terrestre de 1599 et un globe céleste de 1603. Sur ce dernier, dans un

cartouche décorant l'hémisphère sud, figure le portrait de l'astronome danois Tycho Brahe.

Parmi les ouvrages présentés, relevons une édition incunable de l'*Historia Naturalis* de Pline l'Ancien, traduite en italien par Cristoforo Landino, publiée à Venise chez Nicolas Jenson en 1476 ; l'ouvrage est enrichi de superbes miniatures et de lettrines d'un artiste de l'école de Ferrare ; un *Herbarium*, contenant une collection de plantes assemblée au XVI^e siècle, connu sous le nom « d'Erbario Cibo » attribué à Gherardo Cibo, dont la bibliothèque conserve de précieux ouvrages de botanique ; *Il Dioscoride* du médecin siennois Pietro Andrea Mattioli, publié à Venise chez Vincenzo Valgrisi en 1548 et rehaussé en marges d'aquarelles du même Gherardo Cibo ; un manuscrit sur parchemin du XIV^e siècle : ouvrage exceptionnel car il s'agit du manuscrit de la *Commedia* de Dante Alighieri (1265-1321), que nous appelons la *Divine Comédie*, écrit en lettres gothiques et magnifiquement enluminé par un artiste de l'atelier de Mezzaratta à Bologne (1370-1380) ; de Dante encore, la première édition incunable du sublime poème imprimée à Foligno, en 1472, par Johann Numeister, l'un des apprentis de Gutenberg⁴. Autre joyaux : le célèbre Codex 123, Graduel et Tropaire de Bologne, l'un des grands manuscrits du XI^e siècle en minuscule caroline, un monument du chant liturgique entièrement neumé ; le Livre

⁴ À propos des éditions incunables de la Divine Comédie, voir *Les Incunables : livres imprimés au XV^e siècle*, par Nicolas Petit sur le site de la Bnf, Histoire du Livre, <http://classes.bnf.fr/livre/arret/histoire-du-livre/>. Deux autres éditions incunables particulièrement remarquables sont décrites. La première, publiée à Florence par Nicolò di Lorenzo à la date du 30 août 1481, représente une tentative manquée d'orner l'œuvre de gravures sur cuivre, d'après les dessins de Sandro Botticelli. Une autre édition, datée du 31 mai 1487 et imprimée à Brescia, est considérée comme un chef d'œuvre : il s'agit de la deuxième édition illustrée, mais la première à être illustrée de gravures sur bois, présentant un cycle complet qui servit de modèle pour bien des éditions ultérieures.

d'Esther sur parchemin du XVII^e siècle et, enfin, le premier livre imprimé en Italie, le *De Oratore*, de Cicéron, imprimé en 1465 dans l'atelier typographique de l'abbaye bénédictine de Subiaco par Conrad Sweynheym et Arnold Pannartz, deux imprimeurs originaires de Mayence.

Le rayonnement intellectuel de la bibliothèque Angelica dépasse largement les frontières italiennes ; elle est, à juste titre, largement reconnue à travers le monde et, après cette visite, nous comprenons que l'on vienne de loin pour la consulter !

Charles Prion Pansius, Dirk De Paepe

LA BIBLIOTHÈQUE CORSINIANA

La famille Corsini, dont le palais s'élève de l'autre côté de la Lungara sur la rive droite du Tibre, est d'origine florentine. Elle compte notamment, au rang de ceux de ses membres qui se sont illustrés dès le XIV^e siècle dans la hiérarchie de l'église, deux évêques, André Corsini, évêque de Fiesole, qui décède en 1373 et sera canonisé en 1629 et Pietro Corsini, qui fut évêque de Florence et mourut à Avignon en 1403. Près de trois siècles plus tard, en 1664, le fondateur de la bibliothèque, Neri Corsini, est élevé à la pourpre par le pape Alexandre III ; enfin, en juillet 1730, un autre membre de la famille, le cardinal Lorenzo Corsini, est élu pape sous le nom de Clément XII, succédant à Benoît XIII. Il deviendra presque totalement aveugle et paralysé, mais ses exceptionnelles facultés intellectuelles et les collaborateurs compétents dont il a su s'entourer, lui assureront un brillant pontificat.

Les Corsini atteignent alors le sommet de leur puissance. Clément XII élève aussitôt son neveu Neri Maria Corsini à la dignité de cardinal. Celui-ci contribuera grandement à l'enrichissement de la bibliothèque, objet de toute la sollicitude du

pape ; deux brefs sont édictés par le pontife : l'un pour prescrire l'obligation de conserver tous les livres, même ceux soumis à l'index et l'autre, pour prononcer le châtement suprême à l'encontre de tout visiteur qui serait tenté de soustraire quelque ouvrage de la bibliothèque : l'excommunication !

Lors de leur arrivée à Rome au XVII^e siècle, les Corsini occupent d'abord, sur la rive gauche du Tibre, le palais Fiametta. En 1736, le quartier étant devenu trop dangereux, le cardinal Neri Maria Corsini décide de changer de rive : il achète le palais Riario, situé sur la rive droite du Tibre, qui fut au siècle précédent la résidence romaine de la reine Christine de Suède, venue se fixer à Rome après son abdication. Il confie ensuite à l'architecte Ferdinando Fuga le soin d'aménager ce palais, qui sera profondément modifié et deviendra la résidence principale de cette puissante famille. Il y fit transporter les riches collections de tableaux et de livres anciens. En 1740, Clément XII meurt et Benoît XIV lui succède sur le trône pontifical. Pontife lettré et grand collectionneur de livres, il visitera trois fois la bibliothèque du palais Corsini. Le 1^{er} mai 1754, la bibliothèque est ouverte au public, l'accès étant cependant réservé aux habitants du quartier.

En 1883, le prince Tommaso Corsini vend le palais à l'Etat italien. Il fait également don de la bibliothèque princière à l'Académie des Lynx, la plus ancienne académie scientifique d'Europe fondée le 17 août 1603 par le prince Frederico Cesi. Cette donation est assortie de deux conditions : celle de conserver le nom des Corsini et celle de maintenir les collections sur la même rive du Tibre. Depuis lors, la bibliothèque porte le nom de *Biblioteca dell'Accademia Nazionale dei Lincei e Corsiniana*.

Outre les riches collections provenant des Corsini, la bibliothèque comprend une section rassemblant les ouvrages appartenant à cette prestigieuse académie, ainsi qu'une riche section

orientale instituée en 1924. Cette section conserve la bibliothèque de Leone Caetani, les livres orientaux de Michele Amari acquis en 1855, ainsi que d'autres ouvrages, fruits de dons, d'acquisitions ou d'échanges. En tout, elle comporte 691 manuscrits orientaux originaux. Le fonds éthiopien le plus important de cette institution est le fonds Conti Rossini, qui compte 138 manuscrits au total, dont la majeure partie sont écrits en langues sémitiques éthiopiennes. Y figurent également des manuscrits arabes de Somalie et de Tripolitaine, un manuscrit turc et un manuscrit hébreu.

Nous sommes très cordialement reçus au palais Corsini par M. Marco Guardo, directeur de la bibliothèque, qui nous fait d'abord visiter les salles qu'elle occupe, plus somptueuses les unes que les autres et dont la décoration évoque parfaitement les goûts du XVIII^e siècle. Dans cet ensemble raffiné, les reliures de vélin et de cuir des précieux ouvrages ajoutent encore au charme des lieux. Les livres sont soigneusement rangés par disciplines, telles que, par exemple, histoire et littérature, histoire profane, philologie, théologie et histoire ecclésiastique. M. Guardo a également sélectionné quelques ouvrages particulièrement intéressants qu'il commente à notre attention. Retenons, parmi ceux-ci :

1. Le manuscrit des *Gesta Linceorum*, qui comprend l'horoscope daté du 25 septembre 1603, correspondant (à un mois près !) à la date de la fondation de la prestigieuse académie : Mercure – considérée comme la planète de l'intelligence et de la recherche scientifique – y figure au milieu du ciel et non dans le douzième cadran ;

2. *Apiarium*, un Traité sur les Abeilles de Francesco Stelluti publié en 1625, dans lequel se trouvent des planches gravées sur l'anatomie des abeilles, première illustration entomologique exécutée d'après un microscope ;

3. Le *Lynceographum*, un manuscrit qui contient les statuts et les règlements de l'académie, portant les signatures des membres fondateurs, ainsi que celle de Galileo Galilei devenu membre de l'académie à la date du 25 avril 1611 ;
4. Le manuscrit des *Triumphes* de Pétrarque, poème enrichi d'enluminures, daté de 1475 ;
5. Un manuscrit daté de 1675, de Cornelis Meyer, un ingénieur hollandais, auteur d'une étude rédigée en néerlandais et en italien sur la manière de rendre navigable le Tibre ; les plans de Meyer seront illustrés de magnifiques dessins par Gaspar Vanvitelli ;
6. Un très rare incunable, le *Traité de l'Architecture de Vitruve*, imprimé à Rome en 1486 par les soins de G. Sulpizio di Veroli et dont seulement trois exemplaires sont connus au monde : l'importance de ce traité pour la pensée, l'art et l'architecture de la Renaissance européenne devait être décisive ;
7. Une édition incunable de la *Commedia* de Dante : il s'agit cette fois de l'une des éditions italiennes qui paraissent entre 1472 et 1497, les premières d'une longue série.

Après cette visite d'un intérêt exceptionnel, chacun de nous poursuivra, à son rythme, la visite du magnifique palais Corsini et, pour terminer la journée, quelques-uns iront encore visiter la Galerie Nationale, où sont exposées les collections d'objets d'art et de peintures de l'illustre famille. On y admire nombre de chefs-d'œuvre des XIV^e au XVIII^e siècles, dont des œuvres de Fra Angelico, du Caravage, de Rubens, de Bassana et de tant d'autres encore. En face, d'autres amateurs éclairés iront également admirer la Villa Farnesina : construite pour Agostino Chigi, riche banquier du XVI^e siècle, cette villa, qui est aujourd'hui le siège de l'Accademia dei Lincei, est l'une des plus harmonieuses réalisations de la Renaissance.

Jeudi 10 mai

Charles Prion Pansius

L'ARA PACIS

La matinée de ce jeudi débute par la visite de *l'Ara Pacis Augustae*, l'Autel de la Paix Auguste, commodément situé tout à côté de notre hôtel. Ce monument, surgi contre toute attente du fond des âges, est l'un des plus beaux exemples d'art romain et l'un des mieux conservés ; il constitue également un témoignage particulièrement solennel et précieux pour l'histoire de Rome. Sa construction fut décrétée par le Sénat en l'an 13 avant Jésus-Christ pour honorer le retour d'Auguste des Provinces de Gaule et d'Espagne et commémorer la *Pax Augustae*. C'est cette pacification, ses fruits et ses objectifs qu'illustrent les superbes bas-reliefs de l'Autel de la Paix : prospérité, religion et bon gouvernement, le tout garanti par l'œuvre d'un homme prédestiné et de sa dynastie, la Gens Iulia.

Le monument en lui-même, construit sur le Champ de Mars, est une enceinte rectangulaire en marbre blanc de Luni ornée de bas reliefs et percée de deux portes qui donnent accès à l'autel sacrificiel situé au centre. Sur les parois extérieures, les plus longues, est figurée la procession fêtant le retour de l'empereur victorieux, suivi de prêtres et des principaux membres de sa famille. Sous la frise, les faces des côtés représentent des scènes mythologiques ou allégoriques. Les bas reliefs inférieurs sont ornés d'un extraordinaire décor de rinceaux d'acanthe, symbole de l'exubérante fécondité de la nature inspiré, croit-on, des *Géorgiques* et de *l'Enéide* de Virgile, le chantre de l'idéologie augustéenne.

Tombé en ruine avec l'empire, l'Ara Pacis est découvert à nouveau au XVI^e siècle ; ce n'est cependant qu'à la fin du XIX^e siècle que des campagnes de fouilles systématiques seront

entreprises pour restaurer le monument. En 1930, le régime fasciste fit exécuter des travaux spectaculaires afin de le réhabiliter en vue des fêtes fastueuses organisées pour célébrer le deux millième anniversaire de la naissance d'Auguste. Restauré à nouveau au début des années 2000, l'Ara Pacis est désormais intégré dans un magnifique musée contemporain réalisé par l'architecte Richard Meier dans le respect des mesures de sauvegarde et de conservation les plus récentes : il s'agit de la première œuvre d'architecture moderne construite à Rome depuis la chute du fascisme et le musée figure parmi les musées remarquables de la seconde moitié du XX^e siècle.

En quittant le mausolée, nous irons examiner et tenter de déchiffrer, sur le mur extérieur du musée, un long texte gravé dans la pierre : les *Res Gestae divi Augusti*. Il s'agit d'un compte rendu, rédigé à la première personne, des *hauts faits* du premier « empereur » de Rome. Quelques mois avant sa mort, entre 11 et 13 après Jésus-Christ, César Auguste rédige lui-même, pour ses successeurs, un récit de sa vie qui devra leur servir de modèle : ce testament politique sera gravé sur des plaques de bronze placées de part et d'autre de la porte de son mausolée et, par la suite, largement diffusé à travers l'empire. Les plaques de bronze ont disparu, mais on a retrouvé, notamment en Turquie, dans le temple d'Ancyre (Ankara), des fragments de copies gravées dans la pierre en langue latine, avec une traduction en langue grecque.

Charles Prion Pansius

LE PALAIS FARNÈSE

Après la Rome antique, voici celle de la Renaissance : nous sommes au palais Farnèse, ce chef d'œuvre né de la volonté et de l'ambition d'un homme, Alexandre Farnèse (1468-1549), et l'un des plus beaux palais de Rome.

En dépit de sa régularité apparente, l'édifice présente un mélange de style en raison des différentes étapes de sa construction – étalée sur près d'un siècle, sans tenir compte des dernières modifications apportées au XIX^e siècle – et de la personnalité des architectes auxquels il a été fait appel. Nommé cardinal en 1493, à l'âge de vingt-cinq ans, Alexandre Farnèse acquit aussitôt un vaste domaine dans le quartier du Champ de Mars, alors en pleine rénovation. Il fit appel à l'architecte Antonio da Sangallo, élève de Bramante, pour y construire un palais qui devait comporter deux entrées, l'une regardant vers la ville, l'autre vers le Tibre. A l'origine, le bâtiment devait adopter un plan quadrangulaire autour d'une cour intérieure carrée sur laquelle ouvraient trois étages d'arcades. Le sac de Rome, en 1527, marque un temps d'arrêt pour les travaux, puis un changement du projet initial.

Élu pape en 1534, sous le nom de Paul III, Alexandre dispose dès lors de moyens considérables pour réaliser ses ambitions. Le chantier reprend sous la direction de Sangallo, mais pour le couronnement de l'édifice – la corniche monumentale qui domine le palais – Paul III préféra la grandiose solution proposée par Michel-Ange lors du concours spécialement organisé à cet effet. C'est d'ailleurs ce dernier qui sera chargé de poursuivre l'œuvre que la mort de Sangallo (en septembre 1546) laissait inachevée. Bien qu'il renonçât à cette charge dès la mort du pape (1549), Michel-Ange laissera une marque durable dans l'édifice dans la mesure où il n'hésitera pas à modifier profondément les projets de son prédécesseur. À la mort de Paul III, l'aspect définitif de l'édifice, massif et imposant, était désormais fixé.

La poursuite des travaux fut successivement confiée à l'architecte Vignole, sous la direction duquel furent complétés l'arrière du corps de façade et les deux ailes en retour, et à

Giacomo della Porta qui dirigea la construction de l'aile faisant face au Tibre et celle de la loggia du second étage, achevés en 1589. Il faudra ensuite attendre le XIX^e siècle et la visite à Rome du roi de Naples, Ferdinand Ier, pour que de nouvelles modifications donnent à l'édifice son aspect actuel : en 1818, les deux loggias du premier étage donnant sur la cour sont fermées et les arcades bouchées par un mur percé de baies imitées de celles des autres côtés. L'effet de « puits » redouté par Sangallo, dont le projet prévoyait des loggias à tous les étages, se trouve ainsi accentué.

Depuis plus de quatre siècles, le palais Farnèse entretient avec la France des relations particulièrement étroites : tour à tour résidence d'ambassadeurs du Roi de France auprès du Saint-Siège, propriété de descendants de Louis XIV, saisi par Napoléon et Joachim Murat, le palais est, depuis 1874, le siège de l'ambassade de France en Italie et, depuis 1875, celui de l'École française de Rome. Il fut un temps propriété de l'état français, avant d'être racheté, en 1936, par l'Italie mussolinienne. La France l'occupe aujourd'hui au titre d'un bail de longue durée et assume les charges d'entretien et de restauration que nécessite la préservation d'un tel édifice. La dernière phase de ces travaux, menée avec le concours de la Surintendance des monuments de Rome, remonte aux années 2000-2002.

Une visite privée et guidée nous a donné l'occasion d'admirer la somptuosité de ce majestueux édifice et de découvrir les amples salles richement décorées du *piano nobile* ainsi que les collections et autres splendeurs du palais, telles que les fresques de la salle des « fastes farnésiens », peintes par Francesco Salviati, la loggia dessinée par Michel-Ange, ou encore la célèbre Galerie des Carrache, réalisée entre 1597 et 1607, dont l'iconographie célèbre le pouvoir et la domination universelle de l'Amour conquérant « *Omnia vincit Amor* », illustrés par des exemples

tirés de la mythologie. La fresque du centre de la voûte, le Triomphe de Bacchus et Ariane, illustre le triomphe de l'Amour sensuel, ennobli par les dieux de l'Antiquité.

Charles Prion Pansius

MUSÉE ET BIBLIOTHÈQUE VATICANE

Tous les voyageurs se récrient d'admiration devant la prodigieuse accumulation de chefs-d'œuvre que contiennent les musées du Vatican : ceux-ci constituent, en quelque sorte, une constellation de musées, parmi lesquels on dénombre, entre autres, les Musées d'antiquités classiques, le Musée Grégorien Etrusque, le Musée Grégorien Egyptien, le Musée Profane du Latran, le Musée Chrétien, le Musée Lapidaire Juif, la Pinacothèque, etc.

Nous y pénétrons à notre tour par de hauts portiques de jaspe, d'agate et de porphyre. Il est impossible de résumer ici les étapes du parcours proposé par notre guide : fendant la foule, nous traversons, trop rapidement, de longs couloirs, parcourons des galeries, admirons au passage des légions de statues antiques, en marbre ou en bronze, de peintures, de fresques et autres objets d'art d'une richesse incomparable. Nous faisons brièvement arrêt dans la galerie des Cartes Géographiques, longue de 120 mètres : Grégoire XIII la fit aménager et décorer par le cosmographe Ignatio Danti et par Girolamo Muziano. Entre les fenêtres, les murs sont peints de fresques représentant des cartes géographiques de différentes régions d'Italie, parmi lesquelles figurent l'*Italia antica* et l'*Italia moderna* ; dans des cartouches figurent de superbes vues en perspective des villes italiennes les plus importantes, ainsi que des représentations de batailles navales. Nous franchissons ensuite les chambres de Raphaël, jusqu'à atteindre la chapelle Sixtine où, en admirant, sur la voûte en berceau, les merveilleuses fresques de Michel-Ange illustrant l'histoire de la création, l'on ne peut s'empêcher

d'évoquer le célèbre *Miserere*, ce chant sublime de la Semaine Sainte transcrit, dit-on, de mémoire par le jeune Mozart.

En dépit des richesses extraordinaires que contiennent ces galeries, nous devons presser le pas : c'est qu'après celle des musées du Vatican, nous avons rendez-vous à la Porte Sainte-Anne pour une autre visite exceptionnelle : celle de la Bibliothèque apostolique vaticane.

On imagine notre impatience : la Vaticane, comme on la nomme familièrement, est l'une des plus anciennes et des plus prestigieuses bibliothèques du monde occidental. Son éclat est universel et la simple évocation des collections de manuscrits, de parchemins, d'ouvrages rares, de registres, de codes et autres documents de toutes les époques qu'elle abrite depuis plus d'un demi-millénaire, suscite aussitôt l'émerveillement des bibliophiles et de tous les amoureux des livres.

Sa visite figure naturellement au programme de tous les voyageurs érudits, depuis Montaigne. Stendhal – qui, par ailleurs, se plaint amèrement de la façon dont on y reçoit les étrangers curieux, les Français surtout ! – l'évoque à plusieurs reprises dans ses *Promenades dans Rome*, notamment à la date du 15 décembre 1828 où, nous raconte-t-il, il y passa la journée pour faire des recherches sur Crescentius, saint Nil, Tamnus et saint Romuald ! Le président de Brosses, parcourant les bibliothèques italiennes à la recherche des manuscrits de l'historien romain Salluste, y sera pour sa part fort bien reçu : « La fameuse bibliothèque du Vatican n'est pas publique ; c'est la bibliothèque particulière du Pape, qui ne s'ouvre pas pour tout le monde ; mais, pour peu que l'on soit connu, on y est reçu fort poliment, et l'on y va travailler [...] dans une grande anti-salle où les sous-bibliothécaires vous font apporter de la bibliothèque, les manuscrits dont vous avez besoin. »

Bibliothèque incontournable, elle est néanmoins l'une des plus inaccessibles : hormis Montaigne, qui la vit « sans nulle difficulté », nombre de récits de voyageurs et de savants de passage témoignent des difficultés rencontrées pour y accéder. Peut-être l'accès aux précieux manuscrits est-il, aujourd'hui encore, soumis aux dispositions du rigoureux règlement de Clément XIII du 4 août 1761 : il stipule qu'il faut, pour lire et copier ceux-ci, une autorisation papale que même le cardinal bibliothécaire, et encore moins les gardiens, n'ont le droit d'accorder ! Ces derniers peuvent seulement, selon la lettre du règlement, évidemment abrogé depuis lors, « montrer brièvement aux étrangers les manuscrits qu'on a usage de montrer pour leur satisfaction érudite. »

Nous en ferons à notre tour l'expérience ! L'autorisation d'accès que nous avons finalement obtenue n'a été délivrée qu'à la suite de l'intervention de notre ambassadeur auprès du Saint-Siège : le rendez-vous est fixé à 17 heures, après la fermeture de la salle de lecture, de manière à ne pas déranger les chercheurs ; la visite sera terminée à 18 heures et la bibliothèque n'offrira à notre curiosité érudite que des fac-similés de quelques précieux manuscrits, dont les originaux resteront rangés dans des armoires fermées.

Notre visite se déroula, en somme, comme celle dont l'abbé Richard nous a laissé la description : « On se contente d'admirer la propreté extérieure, [...] les beautés qui sont faites pour être vues, quelques parties de détail rares et curieuses et on ne demande pas aux Gardes d'ouvrir les armoires. Les manuscrits sont rangés dans des armoires fermées. » L'invisibilité des livres laisse évidemment le visiteur frustré...

Laissons ces descriptions, sans doute quelque peu rapides, dues à des visiteurs contrariés ou simplement chagrins. Pour notre part, nous y serons aimablement reçus par Madame

Christine Grafinger, qui évoquera pour nous la riche et passionnante histoire de la bibliothèque, dont nous ne pouvons, bien à regrets, donner ici qu'un bref aperçu.

Fondée à l'initiative du Pape Nicolas V, la bibliothèque est installée dans l'enceinte du Vatican par Sixte IV. Ses successeurs, en particulier Pie II et Paul II, poursuivent la politique d'enrichissement de la bibliothèque. Le rôle de Francesco della Rovere, un frère mineur de Savone, élu en 1471 sous le nom de Sixte IV, est primordial : avec la bulle *Ad decorem militantis Ecclesiae* (15 juin 1475), il élève la bibliothèque pontificale au rang d'institution permanente, nomme l'humaniste Bartolomeo Platina en qualité de bibliothécaire et ordonne de réunir les volumes lui appartenant avec ceux qui proviennent de ses prédécesseurs. En outre, il décide d'établir la bibliothèque dans un bâtiment particulier qui sera réalisé dans la grande cour du Belvédère par Domenico Fontana sous le pontificat de son illustre successeur, Sixte V. Un premier inventaire des fonds ainsi réunis est réalisé de mars à mai 1475 et donne le détail des manuscrits qui en faisaient alors partie.

L'histoire de la bibliothèque du Saint-Siège, qui a commémoré son cinquième centenaire en 1975, englobe cinq siècles de vie intellectuelle et lui confère un rayonnement exceptionnel. Entourée des soins attentifs de tant de pontifes à travers l'histoire et servie par des bibliothécaires de premier ordre, elle a joué un rôle essentiel dans la préservation des textes ainsi que dans l'étude, l'analyse et l'interprétation de la tradition classique et médiévale. Dès les premiers temps de la papauté, elle se voit attribuer pour mission de « conserver les livres et les manuscrits, les actes des souverains pontifes et des dicastères de la Curie romaine, et de les transmettre à travers les siècles » et surtout de « mettre à la disposition du Saint-Siège et des chercheurs du monde entier les trésors de culture et d'art » dont elle est l'écrin.

Ce rôle, l'institution vaticane le remplit de manière exemplaire. De nos jours, la bibliothèque est ouverte aux étudiants, enseignants, chercheurs et savants du monde entier pour y effectuer les recherches nécessaires à leurs travaux historiques et scientifiques.

Les chiffres, même approximatifs, sont éloquents : elle abrite plus de 1.600.000 ouvrages antiques et modernes, 8.900 incunables, dont plusieurs dizaines en parchemin, plus de 150.000 manuscrits et documents d'archives, sans compter 100.000 documents imprimés ou gravés, 300.000 monnaies et médailles et 20.000 objets d'art. Elle contient d'exceptionnels manuscrits, grecs, latins ou orientaux, dont nombre de manuscrits médiévaux richement enluminés, qui comptent parmi les plus rares au monde⁵. Dans son journal de voyage en Italie, Montaigne en mentionne plusieurs, auxquels on peut à titre d'exemple, ajouter le Codex vaticanus, l'un des plus anciens manuscrits de la Bible sur vélin en écriture grecque onciale, le sacramentaire gélasien ou *Liber sacramentorum Romanae ecclesiae*, un livre liturgique mérovingien, l'évangélaire de Lorsch, un exceptionnel manuscrit carolingien enluminé dont nous avons pu admirer un fac-similé, l'évangélaire Barberini, un manuscrit médiéval irlandais du VIII^e siècle, également richement enluminé, connu sous le nom d'évangélaire Wigbald, un

⁵ Sur l'histoire des collections de manuscrits voir notamment J. Bignami-Odier, *La Bibliothèque vaticane de Sixte IV à Pie IX*. Recherches sur l'histoire des collections de manuscrits, avec la collaboration de J. Ruyschaert. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1973. On lira également l'intéressant témoignage de P. Canart, *Cinquante ans à la Bibliothèque vaticane*, Le livre et l'estampe, t. LI, 2005, n° 164, p. 7-28. Par ailleurs, un guide des fonds manuscrits, numismatiques et imprimés de la bibliothèque vient d'être publié : voir F. D'Aiuto et P. Vian, *Guida ai fondi manoscritti, numismatici, a stampa della Biblioteca Vaticana*, Città del Vaticano, Bibliotheca Apostolica Vaticana, 2011-2012, 2 vol.

exemplaire sur vélin de la Bible à 42 lignes de Gutenberg, le premier livre à caractères mobiles imprimé entre 1454 et 1455, etc.

Installées dans le même corps de bâtiment que la bibliothèque, les Archives pontificales sont néanmoins conservées et gérées séparément : elles abritent les célèbres Archives secrètes du Vatican, fondées par Paul V (1605-1621), qui s'étendent sur près de 85 kilomètres de rayonnages ! A noter que le qualificatif de *secretus* qui leur est attaché est à comprendre dans le sens qu'on lui donnait autrefois, c'est-à-dire dans le sens de *privé*, de *réservé au souverain*. Une centaine de documents originaux provenant de ces archives se trouvent exposés pour la première fois à l'occasion de l'exposition *Lux in Arcana*, dont il a été rendu compte par ailleurs.

Fermée pour trois ans en 2007, pour y réaliser d'importants travaux de restructuration et de modernisation du bâtiment, la bibliothèque a rouvert le 20 septembre 2010. Les travaux ont également permis d'accélérer l'informatisation de l'ensemble des catalogues et d'engager un projet de numérisation de certains manuscrits et autres incunables : dans le cadre de ce projet, les chercheurs et les usagers d'internet auront désormais directement accès à plus de 800 ouvrages rares entièrement numérisés, tels que le célèbre incunable *De Europa* de Pie II, imprimé par Albrecht Kunne avant 1491, ou la Bible de Gutenberg. La collection des manuscrits juifs, les manuscrits grecs, ainsi que des codex du Nouveau Testament et des Pères de l'Eglise, dont un grand nombre sont richement décorés de miniatures byzantines, seront également rendus accessibles par ce biais. L'ère numérique fait ainsi irruption dans la plus prestigieuse des institutions, apportant davantage de changements qu'elle n'en a connus depuis l'époque de Sixte IV : voici que les précieux manuscrits rangés dans les célèbres armoires restées si longtemps

fermées vont désormais très simplement s'ouvrir à vos yeux sur l'écran de votre ordinateur !

Vendredi 11 mai

Jean-Jacques Verhulsel

LA BIBLIOTHÈQUE VALLICELLIANA

La visite de la Vallicelliana nous laissera sans doute le souvenir le plus surprenant, le plus insolite, le plus joyeux de ce pèlerinage bibliophilique.

Vive, primesautière, humoristique, souriante, Madame Formica avait, dès la veille, préparé en français le texte de présentation de la bibliothèque.

La naissance de la Vallicelliana est intimement liée à la figure de Philippe Néri et à la Congrégation de l'Oratoire instituée en 1565 et reconnue officiellement par le pape Grégoire XIII en 1575. Le premier fonds de la bibliothèque est constitué des ouvrages possédés par Philippe Néri. La bibliothèque bénéficie en 1581 d'un legs de l'humaniste portugais Achille Stazio (Aquilaes Estaço) qui fait don de 1.700 volumes imprimés et de 300 manuscrits. A ces premiers fonds s'ajoutèrent d'autres donations, qui viennent enrichir la bibliothèque. Le XVII^e siècle marque l'apogée de l'activité culturelle de la Congrégation de l'Oratoire, avec la publication des Annales Ecclésiastiques de Cesare Baronio, de la Rome Souterraine d'Antonio Bosio et la diffusion de l'Oratoire Musical.

A la mort du cardinal Baronio en 1607, la bibliothèque de la Congrégation hérita d'une partie de ses livres. En 1662 s'y ajouta la collection de Virgilio Spada : monnaies, minéraux, majoliques et curiosités. En 1669, le fonds de manuscrits grecs et latins de Leone Allacci passa à la bibliothèque. D'autres dons suivirent qui enrichirent la bibliothèque, avant qu'elle ne souffre de pertes irréparables lors de l'entrée des Français à Rome

(1797-1799) en raison des déprédations organisées qui s'ensuivirent.

En 1874, à la suite de la suppression des congrégations religieuses, la Vallicelliana fut transformée en bibliothèque publique. Depuis lors des modifications d'organisation et de sièges eurent lieu. Quant au bâtiment qui l'abrite, il a été conçu par l'architecte Francesco Borromini, dont l'œuvre, poursuivie par Arcucci, est terminée en 1667.

La Vallicelliana est la plus ancienne bibliothèque romaine ouverte au public. Elle est spécialisée dans l'histoire de Rome et de l'église et comprend 2.500 précieux missels dont 221 en grec à partir du X^e siècle et, le plus ancien, en latin datant du VII^e siècle.

Parmi tant de merveilles, M^{me} Formica a choisi quelques superbes pièces :

- un manuscrit de l'atlas de Ptolémée du XV^e siècle en coloris d'époque ;
- les lettres de saint Paul dans une reliure originale du XII^e siècle, les plats étant en bois ;
- une lettre de Christophe Colomb à la reine Isabelle de Castille, de 1493 « *de insulis nuper inventis* » ;
- la « grammaire de Lascaris », 1^{ère} édition italienne d'une grammaire grecque, datant de 1476 ;
- un livre de prière avignonnais de 1441 richement enluminé (style de Paris).

Tout cela nous est montré avec une infinie gentillesse. Non seulement on peut admirer mais même feuilleter ces pièces remarquables. Quel régal !

Charles Prion Pansius

LA BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT

Située derrière le Panthéon, la place de la Minerve est à la fois

l'une des plus petites et l'une des plus belles des places de Rome. En haut de la place, sur l'emplacement de l'ancien temple de Minerve, s'élève aujourd'hui la basilique Santa Maria Sopra Minerva, la seule église de style gothique de Rome. Au centre, en face de l'église, se dresse un étrange monument : un obélisque égyptien monté sur un éléphant de marbre ! L'obélisque date du VI^e siècle avant Jésus-Christ ; il fut trouvé en 1665 dans le jardin du monastère voisin et les moines commandèrent au Bernin une sculpture intégrant cet obélisque. L'éléphant fut choisi comme symbole de la connaissance et de la sagesse. La place est bordée de majestueux palais, dont l'un a été transformé en hôtel de luxe, alors que l'autre, le palais de la Minerve, entièrement rénové, abrite la Bibliothèque du Sénat, où nous avons rendez-vous cet après-midi.

L'ancienneté, la diversité et l'ampleur de ses collections font de la Bibliothèque du Sénat l'une des institutions culturelles majeures de Rome. Elle a recueilli un nombre considérable de fonds spéciaux d'une grande valeur historique et bibliophilique : c'est dire l'intérêt de la visite que nous propose Madame Raissa Teodori, qui nous reçoit dans ce splendide palais. La bibliothèque y a été récemment et superbement aménagée ; elle est, en outre, reliée par un passage à celle de la Chambre des Députés : ces bibliothèques constituent un ensemble qui offre à la fois un lieu de travail avec salles et espaces réservés aux parlementaires, et une bibliothèque générale ouverte au public et équipée des techniques les plus récentes.

Reflet de ses deux âmes, l'une parlementaire, l'autre historique et historico juridique, la Bibliothèque met à la disposition des chercheurs un patrimoine de livres et de documents d'une importance historique et culturelle considérable, rendu accessible aujourd'hui grâce à l'automatisation des procédures, au renforcement des services d'information, de documentation et

de référence, ainsi que par l'aménagement de nombreuses salles de lecture thématiques où les documents sont en accès libre.

Actuellement, l'ensemble constitué par ces deux bibliothèques comporte plus de 1.800.000 volumes et brochures imprimées ; 3.000 revues italiennes et étrangères ; 500 journaux italiens et étrangers dont quelque 70 reçus actuellement ; 8.000 cartes géographiques ; 850 manuscrits ; 80 incunables ; 2.000 éditions du XVI^e siècle ; 2.000 papiers autographiés ; ainsi que l'une des plus vastes collections de revues du XIX^e siècle, qui en font l'une des plus importantes hémérothèques d'Italie.

Nous aurons le privilège d'admirer de nombreux manuscrits et ouvrages anciens, à l'occasion d'une visite détaillée des salles de lecture et de consultation à travers lesquelles nous conduit M^{me} Teodori. Elle nous présente successivement les collections à caractère juridique et politique, celles relatives à l'histoire de la pensée politique et à l'histoire du journalisme, la riche section d'actes parlementaires italiens et étrangers, ainsi que de magnifiques ouvrages provenant des collections de fonds spéciaux qui retiennent particulièrement l'attention : en effet, ces fonds comprennent l'ensemble le plus important, à l'échelle nationale, d'ouvrages historiques provenant des divers territoires, régions et communes italiennes depuis le Moyen-âge tardif jusqu'à l'époque contemporaine⁶ ; s'y ajoutent un fond quasiment exhaustif de législation des anciens États italiens, un fond d'éditions anciennes de qualité remarquable relatives à l'histoire locale italienne, ainsi qu'un riche patrimoine d'éditions anciennes de droit commun et de droit canonique.

⁶ On en trouvera notamment une description dans deux ouvrages édités par la Bibliothèque du Sénat : *Gli Statuti dei Comuni e delle Corporazioni in Italia nei secoli XIII-XVI*, Rome, Edizioni de Lucca, 1995, ainsi que *La Storia dei comuni italiani nella biblioteca del Senato*, Rome, Senato della Repubblica, 2004.

Dans l'une des salles de la bibliothèque de la Chambre des Députés, nous aurons, en outre, le plaisir de voir une remarquable exposition de guides, d'ouvrages anciens et d'estampes du XVI^e jusqu'au XIX^e siècle consacrée à la ville de Rome et à ses environs. Les œuvres présentées proviennent de la collection de Franklin Kissner (1909-1988), un bibliophile américain fasciné, comme nous le sommes désormais devenus, par Rome et son histoire exceptionnelle⁷.

Charles Prion Pansius

LA FIN DU VOYAGE

La journée se termine, tout comme notre voyage qui s'achève ce soir par un dîner de clôture organisé au Nuovo Circolo degli Scacchi, un prestigieux cercle privé où nous sommes invités grâce à l'intervention de notre collègue Pierre Laconte.

Le cercle est situé Via del Corso dans un autre somptueux palais du XVIII^e siècle, le palais Rondinini. Sur le toit du palais, une vaste terrasse, entièrement fleurie et arborée, a été magnifiquement aménagée : elle offre sur la ville et sur les collines alentours une vue superbe. Le soir tombe sur Rome : nous gagnons aussitôt la terrasse, du haut de laquelle nous contemplons l'inoubliable panorama de la ville au crépuscule. Dans cette lumière, faisant apparaître pleinement les contours et les perspectives, comment ne pas songer au destin de Rome, à l'attraction exercée par cette cité qui osa se proclamer universelle, fondée selon la tradition, voici tout juste 2.765 ans ?

Nous ne nous lassons pas de la vue et du spectacle magique qu'offre le soleil couchant. Personne ne l'a sans doute mieux

⁷ Le catalogue de l'exposition intitulée *Immagini di Roma* a été publié par les services de la Bibliothèque de la Chambre des Représentants, Rome, Biblioteca della Camera dei Deputati, 1996.

décrit que Chateaubriand. « L'Enchanteur », poète raffiné et érudit, aimait à se promener à pied dans Rome pour jouir de cette grande scène de la fin du jour qu'il décrit ainsi pour un autre poète, son ami Fontanes : « Les sommets des montagnes de la Sabine apparaissent alors de lapis-lazuli et d'opale, tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette et purpurine. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique ; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses consuls et de ses césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que ses teintes vont s'effacer, elle se ranime sur quelque autre point de l'horizon ; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. [...] Mais au moment où le soleil descendit sous l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux, entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion : je songeai que ce grand édifice moderne tomberait à son tour comme l'édifice antique, et que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés... »

Ainsi s'achève le voyage : ce soir, autour de la table, en dégustant l'excellent vin qui accompagne le festin qui nous est servi, les conversations sont nourries de ces amples visions et de celles que chacun conserve des trésors découverts au cours de ces journées romaines, dont nous ne finissons pas de nous émerveiller.

Le dîner suscite plusieurs allocutions improvisées qui sont autant d'occasions d'évoquer ces moments et de rappeler que

Rome compte bien d'autres institutions dont les richesses illustrent également l'histoire de l'humanité au travers de l'art et de la civilisation du livre. Voyageurs trop pressés, nous n'avons malheureusement pu toutes les visiter. Il se murmure toutefois que, durant la nuit, plusieurs des participants ont été aperçus auprès de la célèbre fontaine de Trevi construite par Nicolas Salvi sous le pontificat de Clément XII : peut-être ont-ils lancé, dans cette fontaine richement symbolique, deux pièces, l'une pour formuler un vœu et l'autre qui leur garantit de revenir prochainement à Rome par l'un de ces chemins dont le vieux diction dit qu'ils y conduisent toujours !